



Nouvelles séances d'improvisations publiques

PIERRE
GUYOTAT



Centre Georges Pompidou

Centre
Georges Pompidou
du 21 au 26 septembre 1992

MANIFESTE

NOUVELLES SEANCES D'IMPROVISATIONS PUBLIQUES DE PIERRE GUYOTAT



Assistant : Christophe Constantin
Lumières : Vincent Szlamowicz

Co-production : Centre Georges Pompidou / Festival d'Automne à Paris.

Pour le Festival d'Automne à Paris, d'octobre à décembre 1989 au «Cargo» de Grenoble, à Lyon sous la tente, dans la Grande Salle du Centre Georges Pompidou enfin, Pierre Guyotat a donné onze séances d'improvisation sans décor ni partenaire.

Les 21, 23, 24, 25, 26 septembre 1992, à 20 h 30 précises, dans la Grande Salle du Centre Georges Pompidou, Pierre Guyotat renouvellera cet acte rare aujourd'hui d'un auteur déjà légendaire qui se risque à parler publiquement une fiction qu'il invente sur le tas.

Donc, Pierre Guyotat va, comme il l'avait fait en 1989, se livrer publiquement - devant et pour un public - à cinq séances d'improvisation.

Ceux qui, bouleversés par la beauté et par l'envergure de *Tombeau pour cinq cent mille soldats*⁽¹⁾ ont été tentés de voir dans ce livre une aventure indépassable, découvriront ici un homme de parole : un homme de foi, et un virtuose de la langue.

L'homme de la parole donnée et tenue, d'abord, pour lequel l'engagement ne se limite pas à engager son nom pour défendre tel ou tel - encore récemment, avec ce texte, si beau, et si rude, «Le lacet de Mahomet⁽²⁾ en hommage à Salman Rushdie, mais consiste essentiellement à assumer «littéralement et dans tous les sens» ses écrits, d'un bout de la chaîne à l'autre, en se battant pour leur publication et leur défense, et en n'hésitant, pour assurer la qualité de leur diffusion, ni à les expliquer, ni à les présenter lui-même : on se souvient ainsi de *Littérature interdite*⁽³⁾ qui allait bien au-delà d'une simple réponse à la triple censure d'*Eden, Eden, Eden*⁽⁴⁾...

Si c'est surtout à partir de sa «deuxième naissance», en 1984, qu'il s'est produit en public, soit trois ans après que, effondré physiologiquement jusqu'au coma en décembre 1981, il a progressivement, non seulement recouvert, mais renouvelé ses forces, dès *Bond en avant*⁽⁵⁾, son premier écrit - et sa première réalisation - pour le théâtre et «en langue», il s'est tenu sur la scène, aux côtés des acteurs, en avril 1973, lors de la première du spectacle originel, à six comédiens.

En 1987, avec *Bivouac*⁽⁶⁾ - nouveau texte pour le théâtre issu d'une commande personnelle, capitale, de Michel Guy, dont Pierre Guyotat a assuré la réalisation générale, jusqu'à aller choisir dans le Sancerrois, avec son assistant Thierry Bédard, le support de terre de grès noir nécessaire au spectacle - il a fait plus encore : alors qu'il était encore tout à la souffrance d'avoir dû quitter, pour des raisons de délais, ce texte, alors qu'il l'avait déjà engorgé, il a accepté de le déglutir à nouveau, au ralenti,

1 - *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, Gallimard, 1967, repris dans la collection «L'Imaginaire» en 1980.

2 - in *Libération*, 13 février 1992, p. 10.

3 - *Littérature interdite*, Gallimard, 1972.

4 - *Eden, Ede, Eden*, Gallimard, 1970, repris dans la collection «L'Imaginaire», en 1985.

5 - *Bond en avant*, Gallimard, 1973, repris en final de *Prostitution*, Gallimard, 1975 et 1987.

6 - *Bivouac*, encore inédit, mais dont le manuscrit agrandi a été exposé dans le hall du Théâtre de la Bastille, durant le temps des représentations (12 novembre - 6 décembre 1987).

pour l'expliquer, pour l'apprendre aux acteurs, puis de l'entendre, pendant quatre mois de répétition, déglutir une nouvelle fois par ceux-ci, et de le réentendre, enfin, un mois durant, à chacune des représentations, ou peu s'en faut...

C'est un engagement du même ordre que celui de Pierre Guyotat dans la *langue*, et chez lui, vie de l'homme et vie de l'écriture sont inextricablement mêlées, se nourrissant réciproquement.

Il se montre ainsi également un homme de parole, en ce qu'il a fait du maniement public de la langue une activité nouvelle et régulière : lectures-performances, télévisions, et séances d'improvisation en 89. Il n'y a rien là d'étonnant pour ceux qui gardent la mémoire du bégaiement de Pierre Guyotat enfant tel qu'il est évoqué dans *Littérature interdite*, bégaiement qui faisait place, «si la parole était déclenchée sur (s)a propre initiative, (à) une grande faconde pour raconter à des adultes, femmes le plus souvent, les romans et récits d'exploration qu'(il) lisai(t) à ce moment»⁽⁷⁾...

Pierre Guyotat va donc se livrer à des séances d'improvisation publique.

Soulignons ce que cet acte a d'insolite et de singulier chez lui, qui ne fait quasiment jamais précéder ses campagnes d'écriture de plans ou de scénarios. Lorsqu'il pense à sa fiction, nous a-t-il confirmé, ce n'est pas tant un canevas de l'oeuvre en cours qui l'occupe, que des versets qu'il entend.

Or ici, ce qu'il donne n'est pas «en langue», mais exprimé dans une langue normative, celle dont nous croyons, parce que nous croyons en user tous, tous les jours, qu'elle est la nôtre, alors qu'elle est celle, unique, d'un créateur. L'élaboration d'un texte dans *sa langue française* serait possible - Pierre Guyotat en a fait la preuve en dictant l'extrême fin de *Bivouac*, directement, sans manuscrit, en très peu de temps, mais aussi en improvisant un texte de fiction, *Wanted Female*, en *langue*, au cours de l'émission *Océaniques*, en 1989 - mais elle exigerait plus que le temps d'une séance d'une à deux heures.

En 1989, ce que Pierre Guyotat a donné au public des séances d'improvisation était quelque chose comme l'*argument*, en langue normative, de ce qui, en versets, dans un texte écrit, serait orchestré et amplifié, mais un argument développé et détaillé. Ce faisant, il prenait le risque que cette histoire, que cette fiction, dépouillée de la langue qui la met en forme, ne paraisse rien de plus qu'une histoire comme une autre. En sortant la fiction de la langue qui adoucit, attendrit ou assombrit sa crudité, en désinquant l'image la plus obscène de la langue qui la tient, Pierre Guyotat accepte de livrer son univers, décharné, privé de ce qui lui donne son humanité. Néanmoins, nombre de ceux qui ont assisté aux séances de 89, gardent le souvenir d'un grand moment de vérité créatrice.

Non content de mettre ainsi à nu sa fiction, Pierre Guyotat refuse de «jouer» ces improvisations, il s'interdit les effets. L'accentuation et la rythmique sont l'affaire de la *langue* ; ici, les figures sont muettes, et Pierre Guyotat ne conçoit pas d'accentuer une *langue* improvisée, une langue normative - l'accentuation étant à distinguer de l'intonation naturelle à la parole. Dans le même esprit, Pierre Guyotat s'est défendu, en 1989, d'apostropher le spectateur comme de le prendre à témoin de la confiance qui lui était faite...

Si nul ne saurait dire ce que seront les improvisations de 1992, celles de 1989 s'apparentaient au langage que se tiennent les enfants, le soir, seuls dans leur lit, avant de trouver le sommeil. Lors d'un voyage en Afrique, en 1990, quelques mois après les improvisations, Pierre Guyotat nous a dit avoir improvisé, autour de midi, quand les esprits sont en dérive, à partir de ce qu'il voyait, dans des lieux considérés comme magiques, foisonnant de serpents et d'oiseaux, au bord du fleuve Casamance. Mais, a-t-il précisé, c'était alors pour lui plus facile, car il se tenait dehors, et ne manquait pas de supports à son imagination.

Nous voudrions terminer en insistant sur la *performance* que constituent ces improvisations. De fait, il ne s'agit de rien moins que de rendre au mieux, vocalement, la vision qui se développe, en jouant simultanément sur trois plans : ce qui vient d'être dit, ce que l'on est en train de dire, et ce que l'on va dire... En 89, c'est seul, sur le plateau, la rampe des spots braquée contre lui, que Pierre Guyotat a tout inventé sur le noir d'au-dessus de cette rampe.

Venez donc écouter cet homme, créateur d'une société d'où toute pudeur paraît exclue, vous l'exposer en direct : venez l'entendre vous parler «l'invention progressive (...) de tout un monde à partir de trois fois rien : une créature, croisée dans la rue en venant au théâtre, qui confirme les (s)iennes ou les efface d'un clin d'oeil, un lieu de misère fraîchement entrevu, une phrase d'enfant accroupi sur son jeu...»⁽⁸⁾

Extrait de «Le Magazine n° 70»

Catherine Brun,
26 ans,
chargée de mission à l'IMEC
prépare actuellement une thèse de doctorat sur l'oeuvre de Pierre Guyotat.

7 - cf *Littérature interdite*, p. 98.

8 - ces propos figurent parmi ceux de Pierre Guyotat recueillis par Thierry Grillet, en juin 1989, pour la brochure du programme des improvisations.

Le monde ?

Le Monde
COMME SON NOM L'INDIQUE

FRFAP - 1992 - TH - 11 - 8 PGS